HAL
open science

Les apports de David Graeber à la philosophie du travail : une critique anarchiste du travail

Céline Marty

To cite this version:

Céline Marty. Les apports de David Graeber à la philosophie du travail : une critique anarchiste du travail. Colloque "Construire des passerelles. Autour de l'oeuvre de David Graeber", Laboratoire Triangle, Jul 2022, Lyon, France. hal-03726262

HAL Id: hal-03726262

https://hal.science/hal-03726262v1

Submitted on 18 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

« Construire des passerelles – Autour de l'œuvre de David Graeber » Lyon, juillet 2022

« Les apports de David Graeber à la philosophie du travail : une critique anarchiste du travail »

Céline Marty
(*Logiques de l'Agir,* Université de Franche-Comté)

Si l'ouvrage *Bullshit Jobs* de David Graeber a connu un certain succès médiatique au point de faire entrer le concept éponyme dans le langage courant, le champ français de la recherche ne commente presque pas son œuvre, contrairement au champ anglo-saxon[1] : ni le concept de bullshit jobs ou sa méthodologie d'enquête, ni la critique du contenu de la production capitaliste, ni la critique anarchiste de la domination engendrée par l'emploi dans la société salariale ne sont étudiés, alors même qu'ils sont tous relativement singuliers et originaux dans les débats théoriques et pratiques au cœur des champs français de la philosophie et de la sociologie du travail.

Cela peut s'expliquer par la perspective singulière de la critique anarchiste de Graeber. Il remarque en effet que l'anarchisme reste relativement absent du champ académique, par différence du marxisme plus institué notamment parce qu'il est organisé autour d'un corpus plus clairement identifié et transmis[2]. Pour combler cette absence, nous voulons montrer ici les apports de la critique anarchiste du travail formulée par Graeber à la critique sociale du capitalisme contemporain que portent notamment le marxisme, la sociologie et la philosophie du travail. Ces apports peuvent être rassemblés sous trois types, que nous analyserons dans l'ordre suivant : méthodologiques, par l'utilisation des témoignages spontanés, volontaires et en première personne pour élaborer sa théorie du phénomène des « bullshit jobs », critiques, par la critique anarchiste du salariat et du contenu de la production capitaliste, et enfin normatifs, par une ébauche de ce que seraient les contenus légitimes de la production autour de l'idéal de travail utile, reproductif, de *care*.

Si *Bullshit jobs* explicite et développe sa critique anarchiste de la société salariale et du contenu de la production capitaliste, ce n'est pas une recherche isolée : à l'occasion d'une analyse de l'institution du salariat lors de la colonisation, notamment à Madagascar, ou de l'organisation du travail reproductif dans des sociétés non-capitalistes, Graeber formule déjà une critique politique de la domination instaurée par le salariat et érige le travail reproductif en contenu de la production sociale légitime. *Bullshit Jobs* n'est pas une œuvre éclair mais rassemble et fait aboutir certaines intuitions déjà présentes dans des recherches antérieures, à l'occasion de l'analyse de ce phénomène spécifique. Sa critique anarchiste du travail est latente dans toute son œuvre parce qu'elle est un aspect de sa critique du capitalisme. C'est pourquoi elle nous semble féconde pour la critique actuelle du capitalisme, qui se formule aujourd'hui essentiellement, en philosophie, depuis une perspective marxiste, qui n'inclut pas tous les points critiques soulevés par Graeber.

---

[1] A l'inverse, certaines recherches anglo-saxonnes le discutent. Voir notamment SOFFIA, Magdalena, WOOD, Alex J., et BURCHELL, Brendan, « Alienation Is Not 'Bullshit': An Empirical Critique of Graeber's Theory of BS Jobs », *Work, Employment and Society*, 2021 et FRAYNE, David, *Refusal of Work : rethinking post-work theory and practice,* London, Zed Books, 2015.

[2] GRAEBER, David, « The Twilight of Vanguardism », in GRAEBER, D., *Possibilities, Essays on Hierarchy, Rebellion, Desire,* AK Press, Oakland, 2007, p. 302

I. Les apports méthodologiques : les témoignages comme fondements de la critique sociale

Graeber s'appuie sur des témoignages volontaires et spontanés pour établir le concept de *bullshit job*, sa définition, ses distinctions et sa typologie. Comment les a-t-il rassemblés ? Graeber a d'abord publié en août 2013 dans *Strike !* un court article sur « le phénomène des jobs à la con », rédigé à partir de son intuition que certains postes, de l'extérieur, « ne paraissent pas consister en grand chose »[3]. Graeber se demande si cette impression extérieure correspond au vécu des travailleurs de ces postes ou secteurs[4] : son prisme est dès son premier article le rapport subjectif du travailleur à son activité et sa perception singulière de son utilité. En effet, il reconnaît la difficulté à déterminer objectivement la valeur sociale d'une action et précise que ce n'est pas sa tâche. Il se concentre sur le ressenti subjectif : « qu'en est-il des gens qui sont eux-mêmes convaincus que leur travail ne rime à rien ? »[5] Cette représentation subjective n'est pas un phénomène marginal de quelques personnes lucides parce qu'il soutient que « la plupart des personnes occupant des jobs inutiles sont conscientes que c'est le cas »[6]. De plus, cette conscience amène une situation jugée particulièrement difficile à vivre, qui crée donc des troubles spécifiques. Graeber interroge les conséquences individuelles et collectives, psychologiques et politiques, de cette impression de réaliser quotidiennement une activité qui n'a pas ni utilité ni résultats tangibles, voire même qui ne consiste en rien, parce qu'elle n'impliquerait aucune action clairement définie. Puisqu'il ne trouve pas de sources à ce sujet, ni sondage ni enquête empirique, il cherche des sources directes auprès des travailleurs en question pour comprendre le phénomène. Il lance donc un appel à témoignages qui viendraient nourrir ses intuitions. Son concept de « bullshit job » est approprié par ses lecteurs : « l'expression "jobs à la con" touche une corde sensible chez beaucoup de gens. Elle "leur parle". Cela signifie qu'ils ont à l'esprit, ne serait-ce qu'à un niveau implicite et intuitif, un ensemble de critères »[7]. Le succès pragmatique du concept invite à comprendre ce qu'il permet aux travailleurs d'exprimer.

Suite à cet article, les témoignages affluent de façon massive et internationale, puisque l'article anglais est traduit rapidement en allemand, norvégien, suédois, français, tchèque, roumain, russe, turc, letton, polonais, grec, estonien, catalan et coréen. Graeber utilise alors 124 discussions en ligne que la publication de 2013 a engendrées – soit un matériau qui ne lui est pas initialement destiné – ainsi que 250 témoignages qui lui sont directement adressés via une adresse mail dédiée. Ils proviennent de pays anglophones mais aussi d'Europe et d'Amérique latine ainsi que d'Asie. A ces témoignages en première personne s'ajoutent deux enquêtes commandées par des instituts de sondage sur les travailleurs britanniques et néerlandais. Graeber en tire la statistique que près de 40% considèrent que leur emploi

[3] GRAEBER, David, *Bullshit Jobs*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2018, p. 9
[4] *Ibid.* p. 9
[5] *Ibid,* p. 14
[6] *Ibid,* p. 15
[7] *Ibid,* p. 33

n'apporte pas quelque chose d'important au monde[8]. A partir de ces enquêtes et de ces témoignages, il élabore son livre *Bullshit Jobs.* Il s'appuie donc sur des témoignages volontaires et spontanés rédigés à l'écrit par des personnes qui se reconnaissent dans le phénomène et souhaitent partager leur propre expérience. Ils ne sont pas limités à certains secteurs que Graeber aurait prédéterminés, ce pourquoi ils sont si variés. Ce témoignage subjectif est toujours situé : il résulte d'une impression à l'instant t, qui n'était peut-être pas déjà présente au moment de l'embauche, qui peut venir avec le temps, qui se consolide sans doute avec le temps, mais qui pourrait aussi évoluer. Il serait intéressant de faire un suivi des témoins, entre 2013 et 2018, mais aussi par-delà 2018 : se reconnaissent-ils toujours dans leur témoignage de l'époque ? Qu'est-ce que le fait de témoigner, voire même d'être publié dans le livre, a changé dans leur représentation de leur activité et dans leur trajectoire professionnelle ? En ont-ils changé ou bien ont-ils à présent nuancé leur propos critique qu'ils trouvent à présent trop radical ?

Graeber ne prétend pas que tous les travailleurs ont conscience de l'utilité de leur emploi et expriment un avis à ce sujet : il s'appuie exclusivement sur ceux qui émettent un jugement d'inutilité. Ce n'est donc pas le même matériau que celui des enquêtes d'opinion ou sociologiques qui demandent à une population test de se prononcer sur certaines caractéristiques de son travail. Les témoignages ont un biais de conscientisation du phénomène décrit et un biais de volontariat. Mais pour Graeber ce n'est pas un problème, parce qu'il accède ce faisant à un matériau inédit, qui ne s'exprime pas ailleurs. Dès sa définition du bullshit job comme « un boulot si vide de sens que même la personne qui l'exécute jour après jour ne parvient pas à trouver un seul motif valable de le faire »[9], il précise immédiatement un point, peu commenté alors qu'il est crucial pour comprendre la complexe diffusion de cette représentation : « elle ne l'admettra peut-être pas devant ses collègues – ce en quoi elle sera bien avisée –, mais elle n'en restera pas moins convaincue que c'est un travail complètement inutile »[10]. Cette remarque suggère que le travailleur n'exprime pas aisément son impression d'inutilité, surtout aux personnes avec lesquelles il est censé réaliser les tâches jugées inutiles. Il est tu auprès des collègues, des managers, ou de la direction, et même sans doute auprès des consultants, experts et chercheurs, souvent mandatés. A qui confier ce ressenti sans craindre une éventuelle sanction ? Les travailleurs sont toujours en représentation d'eux-mêmes dans l'espace professionnel : ce faisant, leurs discours peuvent viser à satisfaire les attentes de leur interlocuteur, plutôt qu'à exprimer ce qu'ils pensent réellement. Ceux qui rapportent leur témoignage à Graeber connaissent ses intentions critiques, dévoilées dans l'article de *Strike*, et savent qu'ils ne seront ni sanctionnés professionnellement, ni même jugés négativement, comme pourraient le faire d'autres interlocuteurs. Ils seront peut-être même valorisés, par l'intérêt de Graeber, alors que leur estime d'eux-mêmes peut être affectée par leur impression d'inutilité. Ils ne s'adressent pas de la même façon à un chercheur anarchiste, connu pour son engagement anticapitaliste et altermondialiste, qu'à des instituts de sondage ou de recherche. De même, ceux qui

[8] L'article de Soffia et al, *art. cit.* constate que Graeber aboutit à ce chiffre en rassemblant les réponses « ne sait pas » à « non » pour créer la catégorie de « ceux qui ne sont pas entièrement sûrs que leur emploi apporte une contribution au monde », p. 7

[9] GRAEBER, David, *Bullshit Jobs*, *op. cit.,* p. 27

[10] *Ibid,* p. 27

témoignent anonymement dans des discussions en ligne échangent et cherchent du soutien auprès d'une communauté, en sachant qu'ils n'en subiront pas les conséquences dans leur sphère professionnelle. Cette remarque est cruciale méthodologiquement pour les sciences sociales qui étudient le travail dans des sociétés qui valorisent le travail, comme activité centrale dans l'existence individuelle et l'insertion sociale. Les travailleurs sondés disent-ils ce qu'ils ressentent réellement ou bien n'expriment-ils que ce qu'ils croient que l'opinion publique et les chercheurs, experts ou consultants mandatés, attendent ? Comment la recherche peut-elle accéder à des matériaux – les ressentis et pensées – que les travailleurs peuvent s'imaginer inavouables, en raison de leur potentielle inadéquation avec les valeurs communes ?

Graeber insiste donc sur la conscience subjective des travailleurs, critère déterminant pour définir le bullshit job, plus que sur les quelques caractéristiques objectives qu'il donne (« des tâches que leur titulaire juge inutiles, superflues, voire néfastes » dont la « disparition ne ferait absolument aucune différence »[11]) : « et, surtout, ceux qui les occupent eux-mêmes pensent qu'ils ne méritent pas d'exister »[12]. Il s'agit d'expliquer leurs causes objectives – structurelles, macroéconomiques, politiques –, mais aussi les raisons subjectives des souffrances engendrées, notamment psychologiques et sociales puisqu'elles affectent l'estime et la représentation de soi. C'est pourquoi cette dimension subjective est cruciale dans sa deuxième définition provisoire puis dans sa définition finale opérationnelle : « un job à la con est une forme d'emploi rémunéré qui est si totalement inutile, superflue ou néfaste que même le salarié ne parvient pas à justifier son existence, bien qu'il se sente obligé, pour honorer les termes de son contrat, de faire croire qu'il n'en est rien »[13]. Graeber les distingue des « jobs de merde » qui sont des emplois pénibles, disqualifiés socialement, mais qui effectuent « des tâches nécessaires et indiscutablement bénéfiques à la société »[14]. Certains emplois peuvent ne pas être intrinsèquement inutiles mais le devenir quand ils sont en relation avec une activité inutile, comme toutes les fonctions matérielles d'entretien ou de sécurité d'une entreprise inutile[15].

Cette dimension subjective est seule déterminante pour distinguer un *bullshit job* d'une autre fonction : puisque les rois, seigneurs féodaux et mafieux ne se considèrent pas comme inutiles, alors ils n'ont pas un « job à la con ». Graeber suggère même que « la majorité des individus les plus nuisibles de la planète n'ont pas conscience de l'être »[16], sans espérer pour autant qu'ils en prennent conscience : ils sont simplement en dehors de sa catégorie de *bullshit job* et de son objet d'étude. Graeber reconnaît que ce choix méthodologique pourrait être jugé trop incertain – incertitude entre une détermination objective et une subjective, au nom de laquelle certains commentateurs ont disqualifié toute son analyse – mais elle est en fait plus précise que cette simple dualité. Il considère ce point de vue comme le seul moyen possible de circonscrire le phénomène, puisque la valeur sociale d'une activité sociale existante ne peut être mesurée objectivement et extérieurement : « la perspective du travailleur reste ce qui se rapproche le plus d'une évaluation correcte de la

[11] *Ibid,* p. 31
[12] *Ibid*, p. 31
[13] *Ibid*, p. 37
[14] *Ibid,* p. 43
[15] *Ibid,* p. 107
[16] *Ibid,* p. 35

situation »[17]. Puisqu'il n'est pas possible de déterminer une vérité en la matière (« même en admettant que l'on puisse sonder, par exemple, les lobbyistes ou les consultants financiers, on n'aura aucun moyen de savoir combien d'entre eux ont répondu avec honnêteté »[18]), il suggère de « s'en remettre au jugement de ceux qui les occupent »[19] et qui choisissent de l'exprimer.

Cette subjectivité n'implique pas de nier la réalité ontologique du phénomène : les bullshit jobs existent bel et bien, mais l'observateur extérieur ne peut y avoir accès qu'en s'appuyant sur le jugement du travailleur :

> Quand j'affirme qu'on ne peut que s'en remettre au jugement du travailleur concerné, c'est pour souligner que, en tant qu'observateurs extérieurs, nous n'avons forcément qu'une vision partielle de ce que recouvrent ces jobs. Le principal intéressé est le mieux à même de dire si son travail change quoi que ce soit à la face du monde. [20]

Le jugement subjectif est le seul moyen d'esquisser ce phénomène et Graeber reconnaît qu'il n'est qu'une esquisse. Quand ce jugement est critique, celui-ci attire l'attention sur certaines fonctions ou secteurs potentiellement inutiles : il opère donc comme révélateur. C'est à partir de cela que Graeber établit une typologie objective des bullshit jobs, dont il assume le caractère construit et non-exhaustif, en la soumettant d'abord à sa communauté sur Twitter pour recevoir d'éventuelles modifications[21] et en considérant que d'autres types pourraient être ajoutés[22]. Les bullshit jobs peuvent se diviser entre 1) les larbins, qui ont une fonction purement symbolique, comme les domestiques ou les portiers d'un hôtel, 2) les porte-flingue, qui existent en raison de leur présence chez un concurrent, comme les publicitaires, lobbyistes, agents commerciaux, et même les militaires, 3) les rafistoleurs, qui règlent des problèmes qui ne devraient pas exister si l'organisation fonctionnait correctement, souvent causés par des supérieurs illégitimes, 4) les cocheurs de case, qui permettent à l'organisation de prétendre remplir une fonction qu'elle ne remplit pas en réalité, et 5) les petits chefs, qui assignent des tâches à leurs subordonnés et vérifient leur bonne réalisation alors que leurs subordonnés pourraient organiser leur travail sans lui. Ces types de bullshits jobs établis objectivement ne sont pas nécessairement vécus subjectivement comme tels par leurs travailleurs – les militaires peuvent à l'inverse avoir l'impression de s'engager pour leur pays. Mais le témoignage d'un pharmacien montre aussi qu'un métier apparemment utile peut apparaître inutile à celui qui le pratique s'il a l'impression de ne vendre que des placebos. On pourrait néanmoins distinguer plus finement une utilité d'ordre économique qui participe directement à la production de valeur économique par la production de marchandises, et une utilité symbolique ou stratégique, que comportent certains types de « bullshit jobs » qui sont plutôt non-productifs qu'intrinsèquement inutiles, mais sont associés à d'autres activités de production de valeur marchande – comme le portier d'un hôtel.

Cette typologie objective ne prétend pas juger l'activité à la place de ses agents, mais vise à cartographier l'ampleur des activités potentiellement vécues comme inutiles. Graeber fait confiance dans le jugement subjectif majoritaire des travailleurs : « je fais aussi la

---

[17] *Ibid,* p. 38
[18] *Ibid,* p. 41
[19] *Ibid,* p. 40
[20] *Ibid,* p. 108-109
[21] *Ibid,* p. 100
[22] *Ibid,* p. 103

supposition que, *généralement,* les gens ne se trompent pas »[23]. Mais un ressenti subjectif positif, qui trouve une utilité dans un emploi jugé inutile par d'autres, ne suffit pas à invalider les ressentis critiques :

> Là, il me semble plus juste de se fier à l'opinion des travailleurs de la branche dans son ensemble. Sinon, on en est réduit à formuler des constats absurdes du genre : sur trente assistants juridiques évoluant dans le même bureau et exécutant les mêmes tâches, vingt-neuf ont un job à la con parce que c'est ce qu'ils pensent, tandis que le seul vrai croyant, celui qui n'est pas de cet avis, a un job tout à fait utile.[24]

Une perception d'utilité d'une activité serait invalidée par d'autres perceptions d'inutilité si elles sont majoritaires. Le problème posé par le point de vue subjectiviste est en effet que le capitalisme manipule nos impressions subjectives. Les entreprises déclarent des missions ou des valeurs pour légitimer leur existence, sans changer pour autant le contenu de l'activité : ce faisant, elles suscitent des impressions subjectives d'utilité, de plus ou moins longue durée. En fait, Graeber ne se fie qu'aux perceptions subjectives critiques. Une perception d'inutilité suffit-elle à contredire la perception d'utilité d'autres travailleurs ? Elle suffit en tout cas à semer le doute et à faire émerger le soupçon d'inutilité. Si le contenu de l'utilité sociale est difficile à déterminer exactement, il est peut-être plus aisé de suggérer l'inutilité. Si Graeber affirme ne pas chercher la vérité sur la valeur ou non d'une activité, pour analyser plutôt « les effets psychologiques, sociaux et politiques de ce fait majeur »[25], il utilise bien parfois une acception objective de l'utilité sociale, notamment quand il affirme que plus un emploi comporte des tâches utiles socialement, moins il est bien rémunéré, et inversement[26]. Les « jobs de merde » sont définis par un point de vue objectif, comme si un consensus sur leur utilité sociale était possible et que les travailleurs avaient toujours conscience de leur utilité sociale réelle. Soit on accepte la compréhension subjective du phénomène, auquel cas la libération du *bullshit job* passe par la prise de conscience de cette situation et par des transformations individuelles (quitter son « bullshit job » pour un « emploi de merde » utile socialement), mais il n'y a pas de raison objective de le faire plutôt que de ne pas le faire, soit on tente de définir objectivement ce phénomène pour le résoudre politiquement, en déterminant collectivement les fonctions productives à privilégier et en leur consacrant prioritairement les ressources productives.

Ce fondement subjectif de la critique des bullshit jobs n'opère pas seulement sur le plan analytique pour comprendre le phénomène, mais aussi sur le plan normatif pour dessiner la production sociale légitime. Choisir le contenu de la production sociale implique de se demander collectivement quels besoins sociaux elle doit satisfaire. Dans la perspective anarchiste souhaitée par Graeber, cette discussion doit faire participer tous les individus d'une communauté, plutôt que de la régler extérieurement par des impératifs marchands ou technocratiques prétendument objectifs. Dès lors, le vécu subjectif de l'utilité est un matériau clé dans la prise de décision anarchiste.

Qu'est-ce que ce choix méthodologique subjectiviste peut apporter à la philosophie contemporaine ? Il peut servir la philosophie sociale actuelle, développée en Allemagne par

---

[23] *Ibid,* p. 109
[24] *Ibid,* p. 108-109
[25] *Ibid,* p. 109
[26] *Ibid,* p. 288

l'Ecole de Francfort avec Axel Honneth[27], Rahel Jaeggi[28] et Martin Saar[29], et portée en France par Franck Fischbach[30], Emmanuel Renault[31] et Katia Genel[32]. En effet, les témoignages mettent à jour les attentes des individus et leur déception ou contradiction en pratique. Ils formulent eux-mêmes une critique de leur expérience à partir de leur vécu et de leur point de vue. La théorie sociale peut l'utiliser pour établir une critique subjective du capitalisme qui révèle ce décalage entre leurs attentes et leurs pratiques effectives, afin d'ébaucher les attentes sociales légitimes et les moyens de les satisfaire. Ces attentes ne sont pas transhistoriques mais toujours situées dans un contexte historique et social précis, orienté selon certaines normes et pratiques. Ainsi, les témoignages des bullshit jobs révèlent des attentes de reconnaissance par l'emploi, reconnaissance par les autres d'une contribution singulière à la société, mais aussi de soi-même par la conscience individuelle de l'utilité de sa propre activité. Ces attentes subjectives sont aussi entretenues par les discours managériaux qui prônent l'épanouissement individuel au travail, la recherche de sens et l'adéquation de l'activité professionnelle avec les valeurs individuelles. Paradoxalement, plutôt que de les disqualifier comme des discours illusoires qui font croire à la possibilité d'un tel épanouissement dans l'entreprise capitaliste malgré ses conditions réelles de production, qui participent au sentiment d'absurde et d'inutilité, l'expression de la critique des bullshit jobs renforce en fait ces attentes d'un travail qui aurait vraiment une utilité et contribuent ainsi à diffuser ces discours managériaux, sans questionner les conditions de possibilité des pratiques et valeurs qu'ils prônent. Graeber suggère aussi que ces attentes sont notamment fortes chez les générations actuelles de travailleurs qui ont plus massivement accès aux études supérieures et aspirent à une mobilité sociale.

Les témoignages révèlent des pathologies sociales nouvelles : une souffrance psychologique et sociale causée par l'incapacité à trouver, en première personne, une finalité à son activité, et à pouvoir la communiquer aux autres. Graeber l'explique de façon naturaliste, en se référant aux recherches en psychologie de l'enfant de Karl Groos[33] : le nourrisson éprouve du plaisir à constater les effets de son action sur le monde et à se reconnaître comme leur agent. Graeber en déduit une attente de tout être humain vis-à-vis de son action : se reconnaître comme l'auteur d'effets tangibles. Voir les conséquences de ses actes procurerait du plaisir, tandis que ne pas les voir procurerait de la souffrance. Les travailleurs des bullshit jobs voient cette attente déçue quand ils ne constatent aucun effet de leurs actions quotidiennes. Cette souffrance est amplifiée par la difficulté à comprendre, expliquer et témoigner de l'origine de cette souffrance, voire même la faire accepter comme réelle et légitime aux yeux des collègues et des proches, alors que le plus grave dans notre société salariale semble d'être privé d'emploi ou d'occuper un emploi mal rémunéré, ce qui n'est pas le cas du bullshit job. Graeber diagnostique une souffrance causée par l'inadéquation

---

[27] HONNETH, Axel, *La lutte pour la reconnaissance,* Cerf, Paris, 2000 et *La Société du mépris,* La Découverte, Paris, 2006

[28] JAEGGI, Rahel, *Critique of Forms of Life,* Harvard University Press, Cambridge MA, 2018

[29] SAAR Martin, GENEL Katia, TAIN Jean, « La philosophie sociale comme théorie critique : ordre, pratique, sujet », *Actuel Marx*, 2019/2 (n° 66), p. 138-151.

[30] FISCHBACH, Franck, *Manifeste pour une philosophie sociale,* La Découverte, Paris, 2009

[31] RENAULT, Emmanuel, *Souffrances sociales. Sociologie, psychologie et politique,* La Découverte, Paris, 2008

[32] GENEL, K., DERANTY, Jean-Philippe, (éd.), *Reconnaissance ou mésentente ? Un dialogue critique entre Jacques Rancière et Axel Honneth*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020.

[33] GRAEBER, David, *Bullshit Jobs*, *op. cit.,* p. 132

de la perception sociale et de la perception subjective de l'emploi : le travailleur est valorisé socialement, par des titres de prestige, il est traité comme s'il était utile et doit faire semblant de croire dans son utilité, ce qui mobilise une charge émotionnelle supplémentaire.

Enfin, Graeber questionne le contenu de la production capitaliste : qu'est-il légitime de produire collectivement ? Quels sont les emplois qui pourraient voire ne devraient pas exister ? Ces questions sont peu traitées actuellement dans les recherches sur le travail qui prennent pour acquis le contenu existant des activités de production et dénoncent plutôt leurs conditions d'exercice qui peuvent mener à des pathologies sociales comme l'épuisement au travail. L'article de 2021 de Soffia, Wood et Burchell explique d'ailleurs le phénomène des *bullshit jobs* par le concept marxien d'aliénation et des conditions de travail qui empêcheraient l'autonomie et la réalisation de soi[34], comme un mauvais management[35]. Les travailleurs considèreraient leur emploi comme inutile quand ils ne peuvent utiliser et développer leurs compétences, mais perception transitoire pourrait évoluer avec une amélioration des conditions de travail[36] :

> En particulier, si les managers sont respectueux, soutiennent et écoutent les travailleurs, et si les travailleurs ont la possibilité de participer, d'utiliser leurs propres idées et d'avoir le temps de faire un bon travail, ils sont moins susceptibles de penser que leur travail est inutile. Nos résultats suggèrent donc que le sentiment des travailleurs que leur travail n'est pas utile n'est pas dû au fait que le travail lui-même est "merdique" et le résultat du féodalisme managérial, mais est plutôt un symptôme d'une mauvaise gestion et de cultures de travail toxiques conduisant à l'aliénation.[37]

L'article dépossède les travailleurs de leur capacité à juger par eux-mêmes du contenu de leur activité, contenu qu'ils peuvent trouver illégitime alors même qu'ils travaillent en toute autonomie, comme le montrent les témoignages publiés par Graeber. L'objectif d'autoréalisation des facultés est décorrélé du contenu de l'activité. Ce faisant, l'article déleste le propos de Graeber de la critique du contenu de la production capitaliste ainsi que le travailleur de sa légitimité à le juger, alors même que c'est le cœur de la critique des *bullshit jobs*. Graeber réactualise en fait la question cruciale de l'écologie politique, formulée notamment par André Gorz dès les années 1950 qui dénonce la production capitaliste comme celle du gaspillage et du superflu[38] : que voulons-nous produire et pour répondre à quels besoins ? Graeber ne pense pas que cette production superflue est une conséquence accidentelle du marché capitaliste : c'est le pivot de la domination capitaliste dans la société salariale fondée sur la production-consommation.

II. Les apports critiques : la critique anarchiste de la société salariale

Nous mettons en lumière ici un point peu commenté ou retenu du propos de Graeber, alors même qu'il affirme dès le début de son livre vouloir critiquer notre « civilisation fondée sur le

---

[34] *Ibid,* p. 6
[35] *Ibid,* p. 1
[36] *Ibid,* p. 3
[37] *Ibid*, p. 19
[38] Voir notamment GORZ, André, *Stratégie ouvrière et néocapitalisme,* Seuil, Paris, 1964 et *Les Métamorphoses du travail,* Galilée, Paris, 1988

travail, mais pas le travail "productif" : le travail comme fin et sens en soi »[39]. L'analyse des conséquences politiques des *bullshit jobs* est concentrée dans le court dernier chapitre. Bien que rapide sur certains points, ses intuitions et allusions peuvent être développées à l'aide d'autres textes de Graeber.

Pourquoi les *bullshit jobs* existent ? Graeber cite deux explications, pourtant idéologiquement opposées, qui acceptent le marché tel qu'il est. La première vient des économistes contemporains qui refusent une analyse subjective de la valeur au nom d'une compréhension collective et instituée par le marché : « nous devrions tous suspendre notre jugement et agir en faisant l'hypothèque que, dès lors qu'un marché existe pour un bien ou un service donné (services financiers compris), ce bien ou ce service a forcément une valeur pour quelqu'un »[40]. La deuxième vient du marxisme, qui considère aussi qu'« une économie de marché, par définition, ne saurait créer des jobs inutiles »[41] puisque chaque travail crée de la plus-value ou aide à la reproduction de l'instrument qui crée de la valeur. Le travailleur qui croit que son job est inutile ne percevrait simplement pas la plus-value qu'il crée malgré lui[42]. Cette distance vis-à-vis de l'explication marxiste explique d'ailleurs peut-être que les marxistes aient du mal à intégrer sa critique des *bullshit jobs* dans leur critique du capitalisme contemporain.

Graeber donne des causes macroéconomiques au phénomène : la financiarisation de l'économie et le capitalisme actionnarial ont mené à réduire les dépenses dans les activités productives et les emplois de « ceux qui fabriquent, entretiennent, réparent ou transportent des choses »[43]. A l'inverse, elles se sont multipliées dans les secteurs d'analyse et de contrôle de la production, chargés d'optimiser les coûts et de réaliser des bilans financiers destinés à rassurer les actionnaires sur la rentabilité des entreprises. Le nombre de cols bleus a été réduit tandis que les cols blancs ont vu leur nombre exploser, alors même que leurs multiples rapports ne sont pas toujours suivis d'effets. Les missions de description et d'évaluation de la production se sont multipliées, alors même que les moyens pour la réaliser concrètement se sont réduits. Cette tendance opère à la fois dans les entreprises privées mais aussi dans les secteurs publics transformés par le *new public management,* qui doivent rendre des comptes sur leur gestion et leur impact. Au sein du procès de production, les moyens se sont accrus pour contrôler la production plutôt que pour la réaliser effectivement.

Mais Graeber donne aussi des causes politiques à l'existence des *bullshit jobs* : la volonté de maintenir une société salariale de travail à temps plein alors même qu'elle réalise un volume de travail supérieur à celui nécessaire pour satisfaire nos besoins. Alors que les transformations techniques ont engendré des gains de productivité capables de réduire le besoin de travail vivant à niveau de production constant, et donc de réduire le temps de travail, la durée légale du temps de travail est restée similaire et la protection sociale continue d'être fondée sur le modèle d'un emploi à temps plein et à vie, d'au moins 40 annuités. Dans la société salariale où l'emploi distribue les ressources économiques et les droits sociaux, le seul moyen d'éviter la pauvreté est de créer des emplois, quel que soit leur contenu : la

---

[39] GRAEBER, David, *Bullshit Jobs*, *op. cit.,* p. 23
[40] *Ibid,* p. 278
[41] *Ibid,* p. 225
[42] *Ibid,* p. 247
[43] *Ibid,* p. 48

politique économique des régimes capitalistes est « fondée sur l'idéal du plein emploi »[44]. Même « les banderoles brandies dans les défilés syndicaux réclament des emplois, mais jamais des emplois *utiles.* (…) On suppose que ce sera le cas, pour la simple raison qu'ils auront été engendrés par le marché »[45]. Or, le phénomène des *bullshit jobs* remet en question la légitimité de l'existence de n'importe quelle activité de production en raison de son origine marchande : « pas moins de la moitié du travail que nous effectuons pourrait être éliminée sans aucun effet significatif sur la productivité globale. (…) Pourquoi n'en profitons-nous pas pour mettre à l'arrêt la machine à travailler mondiale ? » [46]. Graeber suggère qu'un revenu universel qui assurerait la distribution de ressources économiques, ferait disparaître les *bullshit jobs* d'eux-mêmes parce que ceux qui continuent de l'occuper pour des raisons strictement économiques pourraient le quitter. L'organisation de la distribution des ressources économiques et sociales ainsi que l'organisation de la production ne se sont pas adaptées à la possibilité de réduire drastiquement le volume de travail vivant. Graeber constate même à l'inverse que les appels à travailler plus se multiplient, surtout suite à des crises, pour relancer la machine productive[47]. Pourquoi n'a-t-il pas été choisi de réduire collectivement le temps de travail, hebdomadaire, annuel et à vie, puisque les gains de productivité permettent de produire tout autant avec moins de moyens ?

C'est pour une raison politique et morale : l'oisiveté est « vue comme un problème, voire comme un péché »[48]. Dès, lors, « le travail inutile [est] préférable à l'absence de travail»[49]. Sa thèse anarchiste cruciale est la suivante : la civilisation de travail, où le travail est une fin en soi plutôt qu'une activité instrumentale limitée, destinée à la satisfaction de nos besoins, vise à assurer le contrôle politique des populations laborieuses jugées potentiellement dangereuses et subversives par les élites économiques et politiques. Elle semble paradoxale puisque les libéraux, comme Locke ou Smith, présentent le travail comme l'activité par laquelle un individu conquiert son autonomie vis-à-vis de son milieu familial et social, par l'indépendance financière de ses revenus propres. Mais en accédant au marché de l'emploi, le travailleur se rend dépendant d'un employeur et de la puissance publique qui déterminent tous deux ses conditions de travail et de protection sociale.

Pour Graeber, cette structure de domination par le travail s'organise avec le salariat, contrat dans lequel un travailleur vend sa force de travail à un employeur qui détermine ses conditions de travail. Le salariat est à l'origine du capitalisme : l'avènement du capitalisme vient de la « la mutation progressive de relations de services en relations de travail permanentes prenant la forme du salariat »[50]. Graeber estime que la situation actuelle ne correspond pas à l'image d'un capitalisme néolibéral où le marché organise la distribution des ressources pour des motifs strictement économiques de maximisation des profits. Elle relève plutôt d'une forme de féodalité où les ressources et positions sont allouées pour des motifs politiques et économiques[51] : les grandes entreprises « ont en effet de moins en moins à voir

[44] *Ibid,* p. 222
[45] *Ibid,* p. 222
[46] *Ibid,* p. 270
[47] *Ibid,* p. 271
[48] *Ibid,* p. 136
[49] *Ibid,* p. 136
[50] *Ibid,* p. 314
[51] *Ibid*, p. 252

avec la fabrication, la construction, la réparation ou l'entretien des choses, et de plus en plus avec les processus politiques par lesquels on s'approprie, on alloue et on répartit l'argent et les ressources »[52]. La logique de rationalisation a mené à « un transfert croissant de pouvoir aux gestionnaires, superviseurs et autres prétendus "experts de la rationalisation", privant les producteurs réels de toute autonomie. Parallèlement, les couches de supérieurs hiérarchiques semblent se multiplier à l'infini»[53]. Les domestiques et vassaux réapparaissent au service des plus puissants et aisés, occupant un grand nombre de *bullshit jobs* aux fonctions symboliques plutôt qu'économiques.

La société salariale construit une logique disciplinaire : chaque individu est contraint d'avoir un emploi à temps plein et à vie pour obtenir des ressources économiques et des droits sociaux. Il doit se plier à une « éthique de travail » [54] fondée sur l'obéissance ainsi qu'aux normes capitalistes pour conserver son emploi. Toutes les ressources subjectives – énergie, temps, attentes et aspirations – sont tournées vers l'emploi, soit une activité productive rémunérée et déclarée, plutôt que vers des activités sociales informelles, des loisirs, de l'engagement associatif ou politique. Pour Graeber, ne pas laisser de temps libre aux travailleurs est un moyen d'assurer la domination politique. En effet, le temps libre est une ressource matérielle cruciale de l'équilibre individuel et de la mobilisation politique, comme temps passé en dehors de l'expérience de la rationalité économique : c'est une condition de possibilité de la critique sociale. Temps de réflexion et d'organisation pour défendre ses droits et revendiquer une autre société, il peut remettre en question la domination établie[55] : « la classe dirigeante a compris qu'une population heureuse, productive et jouissant de temps libre est un danger mortel »[56]. Graeber reprend l'intuition nietzschéenne du travail comme « meilleure des polices » pour justifier l'existence des *bullshit jobs* : puisque la société salariale utilise l'emploi comme moyen de contrôle social, tout emploi est bon à prendre puisqu'il occupe les foules plutôt que de le laisser vaquer à des occupations potentiellement dangereuses. Cette méfiance repose sur une peur de classes déjà exprimée lors de la création des congés payés : les élites dénigrent et se méfient de ce que pourraient faire les classes laborieuses si elles avaient plus de temps et d'énergie.

Si cette analyse reste rapide dans *Bullshit Jobs,* la critique anarchiste du salariat est en fait latente dans une grande partie de l'œuvre de Graeber. Elle procède d'une anthropologie du capitalisme, au sens d'une étude des structures sociales et des représentations de l'humain dégagées par les méthodes de l'anthropologie comparative. Dans son article majeur de 2006 « Turning Modes of Production Inside Out », paru dans *Critique of Anthropology,* le capitalisme est présenté, de manière provocante, comme une *forme moderne d'esclavage*[57]. Cette comparaison n'est-elle que polémique ? Graeber soutient que le mode de production capitaliste ne vise pas seulement la production de marchandises destinées à créer une plus-

[52] *Ibid,* p. 248
[53] *Ibid,* p. 249
[54] *Ibid,* p. 13 et p. 148
[55] Graeber cite ainsi p. 343 George Orwell, *Dans la dèche à Paris et à Londres «* Je crois que cette volonté inavouée de perpétuer l'accomplissement de tâches inutiles repose simplement en dernier ressort, sur la peur de la foule. La populace, pense-t-on sans le dire, est composée d'animaux d'une espèce si vile qu'ils pourraient devenir dangereux si on les laissait inoccupés. »
[56] *Ibid*, p. 6
[57] GRAEBER, David, « Turning Modes of Production Inside Out », *Critique of Anthropology,* 26, no. 1, March 2006, p. 61–85, republié dans GRAEBER, *Possibilities, op. cit.,* que nous citons dans cette édition.

value matérielle : il produit aussi des êtres humains et leurs relations, entre eux et avec les marchandises, soit des rapports sociaux entre les individus et leur monde. Plutôt qu'une conception strictement économique du mode de production, il propose une conception d'anthropologie politique, à l'instar de Marshall Sahlins. Il s'oppose à la naturalisation du capitalisme des « continuationnistes », qui donnent du salariat une définition si large – échange d'argent en contrepartie d'un service[58] – qu'elle s'applique à toute civilisation, au point d'interpréter l'esclavage comme du travail salarié[59]. Pour Graeber, ce n'est pas le capitalisme qui se manifeste dans l'esclavage antique, mais l'esclavage qui se manifeste dans le capitalisme moderne : « les liens génétiques entre le capitalisme et l'esclavage sont en fait assez profonds»[60]. Il s'appuie sur les recherches de l'historien Moses Finley : dans la Rome et l'Athènes antiques, les contrats de travail qui ressemblent à du salariat sont en fait des contrats de location d'esclaves où l'employeur donne les ordres. Les hommes et femmes libres les évitent parce qu'ils y voient une forme de location d'eux-mêmes[61]. Travailler pour la ville pouvait être accepté parce que c'était une façon de servir la communauté dont on était membre, mais cela restait un contrat temporaire pour les personnes libres, alors que les travailleurs permanents, même ceux de l'État et de la police, étaient des esclaves[62].

Cette location de personnes similaire au salariat se retrouve à Madagascar, au Brésil, dans les cités swahili ou malaisiennes de l'océan Indien. Graeber soutient que le salariat lui-même, entendu comme contrat librement établi, est paradoxalement né de l'esclavage[63]. C'est notamment le cas à Madagascar où le travail salarié résulte de l'esclavage et de la colonisation. Ce qu'on considère comme du travail salarié, conclu librement, s'inscrit en fait dans des liens de patronage et de dépendance, oscillant entre esclavage et liberté. Dans *Dette,* Graeber montre comment la relation de débiteur a été utilisée à Madagascar au début de la colonisation par « l'impôt moralisateur », pour « inculquer aux indigènes la valeur du travail ». Pour payer cet impôt institué en 1901 par Gallieni, les paysans se sont endettés. Ils ne pouvaient rembourser cette dette qu'en vendant une culture commercialisable ou en envoyant leurs enfants travailler pour un salaire. Graeber y voit un moyen de domination de la population par le travail et par la consommation : en effet, on soutire ainsi à la paysannerie une main-d'œuvre bon marché et on crée une demande de consommation satisfaite par la métropole puisqu'on s'assure en même temps que « les paysans gardent un peu d'argent pour eux et s'habituent aux petits produits de luxe – parasols, rouges à lèvres, gâteaux – que vendaient les boutiques chinoises » [64] afin de créer des habitudes de consommation. On leur inculque ainsi la rationalité capitaliste stimulant la production et la consommation, valorisant le travail et la jouissance matérielle, tout en culpabilisant moralement la dette. Cette rationalité perdure ensuite par-delà la colonisation. Ce point critique de la consommation est important pour comprendre les modalités de la domination capitaliste sur nos existences : inciter à consommer des biens et des services est un moyen d'assurer des débouchés à la production et de créer les emplois nécessaires à leur réalisation. Graeber suggère dans *Bullshit*

---

[58] *Ibid,* p. 92
[59] *Ibid,* p. 85
[60] *Ibid,* p. 86
[61] *Ibid,* p. 92
[62] *Ibid,* p. 92
[63] *Ibid,* p. 11
[64] GRAEBER, David, *Dette. 5 000 ans d'histoire,* Paris, LLL, 2013, chapitre 3.

Jobs que certains emplois n'existent que parce qu'ils fournissent des services et biens qui pourraient ne pas être achetés sur le marché mais réalisés par les consommateurs eux-mêmes s'ils en avaient le temps, comme toutes les tâches de préparation de repas ou d'entretien de soi et de son foyer. Inciter à la consommation suscite la production capitaliste, crée des emplois et entretient la rationalité capitaliste de maximisation des gains pour une réduction des coûts, tout en évitant que les individus ne réalisent de façon autonome les produits capitalistes prêts à consommer.

Cette aliénation originaire du salariat se retrouve aussi en Occident dans les pays précurseurs du capitalisme. Dans son article « Manners, deference, and private property: or, elements for a general theory of hierarchy », Graeber note que le travail salarié était au Moyen-Âge une étape transitoire de jeunesse avant une autonomie d'adulte[65] : il faisait partie de l'éducation, pour apprendre l'autodiscipline, à maîtriser ses instincts et à mener une conduite convenable et autonome. Le salariat était le moyen de dépasser l'adolescence : à terme ces adolescents devaient se transformer en adultes émancipés des ordres de quiconque, prêts à travailler à leur compte. Graeber note que cette subordination initialement instrumentale a ensuite été imposée comme condition sociale définitive. La représentation que les employeurs avaient des travailleurs adolescents, à discipliner par une supervision scrupuleuse du travail et une éthique de l'effort, s'est étendue à tout travailleur. A la suite de ce parcours historique, Graeber justifie aussi le succès du salariat par les débouchés de consommation qu'il crée et garantit. Quand les relations salariales émergent principalement chez les propriétaires terriens, les riches commerçants utilisent encore des esclaves comme travailleurs corvéables. Mais ils se tournent ensuite vers des travailleurs salariés parce que les esclaves ne constituent pas de débouchés de consommation[66]. Le salariat garantit une domination de l'individu dans sa production et dans sa satisfaction de besoins puisqu'il consomme l'offre marchande. Sa critique anarchiste du salariat est totale parce que le salariat, contrairement au travail indépendant, « implique un degré de subordination : le travailleur doit être dans une certaine mesure aux ordres de son employeur »[67]. Puisque le salariat aliène, Graeber note que ceux qui participent au mouvement révolutionnaire sont plutôt des paysans, artisans ou artistes, des gens qui vivent en dehors des contraintes du salariat :

> Pourquoi, même lorsqu'il n'y a pratiquement aucune autre population pour la politique révolutionnaire dans une société capitaliste, le groupe le plus susceptible d'être favorable à son projet est constitué d'artistes, de musiciens, d'écrivains et d'autres personnes impliquées dans une forme de production non aliénée ? Il doit sûrement y avoir un lien entre l'expérience réelle d'imaginer des choses et de les réaliser, individuellement ou collectivement, et la capacité d'envisager des alternatives sociales - en particulier, la possibilité d'une société elle-même fondée sur des formes de créativité moins aliénées ? (…)
>
> Cela permettrait au moins d'expliquer pourquoi ce sont presque toujours les paysans et les artisans – ou plus encore les anciens paysans et artisans récemment prolétarisés - qui renversent les régimes capitalistes, et non ceux qui sont habitués à des générations de travail salarié. Cela permettrait également d'expliquer l'importance extraordinaire des luttes des peuples indigènes dans le nouveau

[65] GRAEBER, David, « Manners, deference, and private property: or, elements for a general theory of hierarchy », in GRAEBER, D., *Possibilities, op. cit.,* p. 40-41
[66] *Ibid,* p. 106-107
[67] *Ibid,* p. 92

mouvement : ces peuples ont tendance à être simultanément les moins aliénés et les plus opprimés de la planète. [68]

La critique anarchiste du travail ne porte-t-elle alors que sur le salariat ou plus largement sur toute activité productive quelles que soient les conditions dans lesquelles elle s'exerce ? C'est dans la société salariale que le travail, comme activité de production réalisée dans une relation de subordination, devient la norme sociale des pratiques productives au point de fonctionner comme moyen de discipline sociale. La critique anarchiste révèle le pouvoir que le salariat exerce sur nos existences, par les rapports de force qu'il engendre et entretient. Mais Graeber construit à l'inverse un idéal de ce que seraient un travail et une production sociale légitimes.

III. Les apports normatifs : quelles sont les activités de production légitimes ?

Graeber finit *Bullshit Jobs* par des préconisations pratiques : un revenu universel permettrait aux individus de ne plus dépendre du marché de l'emploi et de ses fonctions inutiles pour subvenir à leurs besoins. La réduction collective du temps de travail serait possible par la suppression des emplois inutiles et nuisibles, ainsi que des emplois qui n'existent que parce qu'ils réalisent des tâches que les travailleurs n'effectuent pas par manque de temps et d'énergie. C'est un enjeu écologique en plus d'être un enjeu social : dans *Democracy Project,* Graeber présente le projet anarchiste comme une critique du productivisme, de sa discipline du travail et de son mode de production responsable de la catastrophe écologique. Réduire le temps de travail en supprimant les bullshit jobs est présenté comme « l'un des moyens les plus efficaces pour stopper le réchauffement climatique»[69].

Quel travail resterait-il ? Alors que sa critique des bullshit jobs est fondée sur un point de vue subjectiviste, Graeber utilise des critères objectifs pour déterminer un idéal de travail, que reconnaîtraient le « bon sens » et l' « instinct ». Ainsi, « un bien ou un service n'a de valeur authentique que s'il satisfait une demande ou améliore la vie des gens ; il n'en a pas s'il vise uniquement à *créer* une demande »[70]. Est-ce contradictoire d'ébaucher un contenu légitime du travail ? Il suggère qu'on ne peut juger objectivement l'utilité sociale de certains emplois qui existent sur le marché de l'emploi capitaliste mais qu'il est possible d'établir les besoins sociaux que le travail devrait au moins satisfaire.

Graeber propose de dépasser la « civilisation du travail » et l'obsession productiviste qui considèrent le travail comme une fin en soi et une vertu, quel que soit le contenu de son activité[71]. Alors que les socialistes ont accepté et savouré le paradis consumériste offert par leurs ennemis bourgeois pour gérer le système productif eux-mêmes, les anarchistes au contraire veulent du temps pour vivre et viser d'autres formes de valeurs que celles dont les capitalistes ne peuvent même pas rêver[72]. Pour obtenir ce temps, il faut retrouver un rapport

---

[68] GRAEBER, David « The new Anarchists », New Left Review, 12, Jan/Feb 2002.
[69] GRAEBER, D, *Bullshit Jobs*, *op. cit.,* p. 270
[70] *Ibid,* p. 279
[71] GRAEBER, David, *The Democracy Project*. *A History, a crisis, a movement,* Penguin Random House, p. 286
[72] *Ibid*, p. 286

instrumental au travail entendu comme activité visant à la satisfaction des besoins, but tangible dont la réalisation se mesure effectivement quand le besoin n'est plus à combler. Dans *Democracy Project,* Graeber distingue strictement l'emploi – work – d'une société salariale, du travail – labour – dont le seul contenu légitime est d'aider les autres[73]. Le care, comme activité de création mutuelle des liens sociaux et des individus, est la seule caractéristique transhistorique du travail, alors que l'organisation sociale de l'emploi est contingente et historique[74], ce qu'il formule ainsi dans l'article de 2006 :

> Ils sont constamment socialisés, formés, éduqués, guidés vers de nouveaux rôles - un processus qui ne se limite pas à l'enfance mais qui dure jusqu'à la mort ; ils sont constamment pris en charge et soignés. C'est ce qui constitue l'essentiel de la vie humaine, ce dont la plupart des gens ont toujours passé la majeure partie de leur temps à s'inquiéter, ce sur quoi nos passions, nos obsessions, nos amours et nos intrigues tendent à se concentrer, ce que les grands romanciers et dramaturges s'illustrent à décrire, ce que la poésie et les mythes s'efforcent de comprendre, mais que la plupart des théories économiques et politiques font disparaître. [75]

L'anthropologie donne justement à voir l'organisation concrète de ces formes alternatives de travail[76] dans des sociétés non-capitalistes qui distribuent les tâches nécessaires à leur survie entre leurs membres tout en destinant des moyens – du temps, de l'énergie et des ressources – à des activités non productives. La production de richesse n'est pas perçue comme une fin en soi, mais comme un moyen d'un processus plus large de production de rapports sociaux[77]. C'est pourquoi Graeber suggère de tenir compte des relations de service, des arrangements domestiques, des pratiques éducatives, processus par lesquels les personnes se créent et se façonnent, pour comprendre le mode de production d'une société[78]. Il s'appuie sur les théories féministes qui montrent le travail infini de soin, d'entretien, d'éducation qui permet aux sociétés de perdurer, réalisé majoritairement par des femmes[79]. Dans ces tâches, le sujet peut constater les effets de ses actions et satisfaire son besoin de reconnaissance de ses actes, non satisfait par le *bullshit job*. Ces sociétés ne distinguent pas strictement le privé et le public, le travail reproductif et le travail productif marchand. Graeber propose de dépasser l'opposition entérinée par le capitalisme industriel entre travail productif effectué dans la sphère publique et rémunéré et travail reproductif effectué dans la sphère privé, qui serait de l'ordre de la consommation de marchandises. Comme il le note à propos de la consommation, en considérant toute production non destinée au marché comme une forme de consommation, on traite toute expérience alternative à celle économique comme un cadeau accordé par l'industrie capitaliste[80].

Dans *Bullshit Jobs,* Graeber appelle donc à tenir compte des activités reproductrices comme du « travail social » qui produit des relations entre les individus d'une même communauté, lui permettant ainsi de perdurer. Il dessine ce faisant un idéal de réorganisation de ces activités de care qui seraient réappropriées collectivement par les individus dans leur quotidien plutôt que déléguées. La valorisation morale et la répartition nécessaire du travail

---

[73] *Ibid*, p. 287
[74] *Ibid*, p. 288
[75] GRAEBER, D., *Possibilities, op. cit.*, p. 77
[76] *Ibid,* p. 1
[77] *Ibid,* p. 95
[78] *Ibid,* p. 95
[79] *Ibid,* p. 96
[80] *Ibid,* p. 76

du care entre tous les membres d'une communauté sont une justification supplémentaire pour l'instauration d'un revenu universel : « Puisque nous sommes tous des aidants, versons une somme à chacun et laissons-le décider lui-même de qui il souhaite prendre soin quand il l'entend »[81]. Alors que le travail productif a été partiellement automatisé, le soin est le seul travail qui ne peut être automatisé : « Les progrès de la robotisation devraient donc faire apparaître avec encore plus d'évidence que la vraie valeur du travail réside dans sa dimension de soin. Or cela soulève un nouveau problème : cette dimension est *impossible à quantifier*. »[82] Ce faisant, le care échappe à la rationalité économique qui cherche à quantifier des moyens investis, des coûts, des résultats à évaluer et des bénéfices à partager.

Comment déterminer le contenu précis de ce travail productif et reproductif nécessaire à une société ? Graeber privilégie la préférence anarchiste pour les « solutions qui laissent au peuple la possibilité de gérer ses propres affaires, au lieu de donner plus de pouvoir aux politiques ou aux industriels »[83], soit une forme d'autogestion de détermination du contenu de la production sociale. En ce sens, dans *Democracy Project,* il propose d'utiliser le concept de « contrôle ouvrier » par-delà l'organisation des lieux de travail, pour déterminer le contenu de la production sociale, des services publics et de la consommation légitime : le principe est que toute personne engagée ou concernée par cette production puisse participer à en déterminer les modalités[84]. Graeber s'intéresse moins à « la détermination du système économique que nous devrions avoir dans une société libre [qu'à] la création des moyens par lesquels les gens peuvent prendre de telles décisions pour eux-mêmes »[85]. L'enjeu est alors de déterminer les conditions sociales de réalisation de ces tâches productives et reproductives nécessaires à la satisfaction des besoins sociaux, tout en les préservant des rapports de force présents dans le salariat et le patriarcat, qui peuvent conduire à une répartition inégalitaire et inégalement valorisée et ainsi maintenir des formes de domination sur les individus qui les réalisent.

Conclusion

On peut distinguer deux finalités à la critique des *bullshit jobs* : soit les faire disparaître, pour que tous les emplois aient un sens ; soit libérer toute la société d'une civilisation du travail qui le sacralise au lieu de le considérer comme un simple moyen de reproduction de la vie. Graeber rassemble ces deux objectifs : si certains sont asservis par un *bullshit job*, c'est parce que l'organisation sociale de notre production et de la distribution de ressources économiques et des droits sociaux nécessite que chaque individu exerce un emploi, quel que soit son contenu. En transformant cette organisation sociale, par le choix du contenu de la production et par la mise en place d'autres moyens de distribuer les ressources et droits sociaux que l'emploi – comme le revenu universel – les *bullshit jobs* disparaîtront. Cette fin résout la tension entre les acceptions subjective et objective des *bullshit jobs* : en libérant chacun de la contrainte de l'emploi indifférent au contenu, les activités que choisiront d'exercer les individus auront au moins une utilité à leurs yeux.

---

[81] GRAEBER, D., *Bullshit Jobs, op. cit.,* p. 382
[82] *Ibid,* p. 364
[83] *Ibid,* p. 374
[84] *Ibid*, p. 229-230
[85] GRAEBER, D., *Democracy Project*, *op. cit.*, p. 284

La philosophie du travail contemporaine peut utiliser la critique anarchiste du travail de Graeber pour critiquer les formes de la domination par le salariat, qui vise à occuper les individus à tout prix pour éviter l'essor du temps libre propice à la contestation de l'ordre établi. Graeber soulève aussi la question écologique et sociale du contenu de la production : quelles activités voulons-nous collectivement produire ? Ce débat, plus présent quand le contenu du Plan était commenté publiquement, a disparu aujourd'hui, comme si l'organisation marchande et technocratique de la production suffisait à y répondre. L'œuvre de Graeber, par-delà *Bullshit Jobs,* réactualise ces questionnements.